

Née en 1956 dans un village de la montagne libanaise, Iman Humaydane a étudié la sociologie à l'université américaine de Beyrouth, avant de devenir romancière et journaliste. Elle a co-fondé le Pen-club Liban, et dispense des cours de *creative writing* à l'université d'Iowa aux États-Unis.

En dépit d'une production plutôt rare (seulement quatre romans publiés en quelque vingt ans, tous traduits en français aux éditions Verticales), Iman Humaydane occupe une place à part dans le panorama de la littérature arabe, grâce à sa manière de disséquer l'oppression – voire la violence – que subissent les femmes. C'est pourquoi la parution de son nouveau roman *Oghniyyat lil-'atmah* (Chansons pour les ténébres) – encore inédit en français – constitue un événement.

Cette saga moderne met en scène quatre femmes représentant autant de générations d'une famille libanaise. Nous suivons leurs destins sur une période s'étalant de 1908 à 1982 (on ne trahira pas de secret en disant qu'une suite est déjà prévue).

C'est la dernière-née des quatre, Asmahane, qui nous conte leur vie, en commençant par l'arrière-grand-mère Chahira, magnifique portrait de femme qui parvient à rester forte en dépit des vicissitudes de l'existence. Sa fille Yasmine aura, elle, une vie trop courte, puisqu'elle mourra en couches au moment d'enfanter sa fille. Celle-ci, Leila, trouvera un échappatoire dans la lecture des romans, meilleurs compagnons que les hommes, affairés à assoir sur elle leur domination. C'est Asmahane, la fille de Leila, qui se chargera finalement de clore cette saga en prenant directement la parole.

Grâce à la variété du dispositif de narration et aux talents de conteuse de la romancière, c'est le souffle suspendu qu'on suit l'histoire de cette famille, certes tragique, mais aussi emblématique des soubresauts qui agitent le Liban. Même si la fiction est reine, elle s'appuie sur un matériau historique méticuleusement documenté, et les lieux sont décrits avec couleur et véricité. Les chansons du titre scandent le roman comme une tragédie, lui donnant un tour théâtral, voire opératique.

Nous avons rencontré Iman Humaydane dans un café parisien, afin de l'interroger sur la parution de ce cinquième roman, mais aussi sur l'état de l'édition de la littérature arabe dans les langues européennes.

Tout d'abord, comment est née l'idée de ce roman ? Son écriture vous a-t-elle pris beaucoup de temps ?

L'écriture de *Chansons pour les ténébres* m'a pris des années. Je l'avais commencée en 2017 mais je me suis interrompue. Vivant entre la France

Iman Humaydane : paroles de femmes contre l'oppression



© Julien Chavrier

et le Liban, je comptais sur mes séjours à Beyrouth pour écrire, mais ils sont restés longtemps sans y aller. Je suivais les événements de loin – la révolution de 2019, l'explosion du port de Beyrouth et l'effondrement qui a suivi – dans une sorte de silence mortifère. Ce facteur, ajouté à des raisons personnelles, a fait que le vrai travail d'écriture ne s'est fait que sur 2022 et 2023.

Ce roman est lié à mon premier, *Ville à vif*, car les deux mettent en œuvre des personnages qui subissent leur environnement. Même si mes personnages sont loin de tout héroïsme, j'essaie de leur conférer une voix et une force. Pour cela, j'ai fait des recherches sur des éléments dont les livres d'Histoire se préoccupent assez peu, par exemple les trains au Moyen-Orient durant la période ottomane, le cinéma, la naissance du Liban moderne, ou encore les femmes qui ont défié dans la manifestation pour l'indépendance en 1943... Même les chansons qui figurent dans le roman appartiennent à

l'histoire de cette région et de cette époque.

Votre roman aborde les destins de quatre femmes issues d'une famille libanaise, dans une saga qui s'étend sur une grande partie du XX^e siècle. Pourquoi cette concentration sur les personnages féminins et pensez-vous que la place de la femme dans les pays arabes en fait un terrain fertile pour les expériences historiques et sociales ?

Il est temps aujourd'hui de conjuguer la parole au féminin, d'entendre enfin l'histoire racontée par la bouche d'une femme. J'ai moi-même grandi dans une maison où ma mère gardait le silence ; celui qui nous racontait des histoires avant de dormir, c'était mon père. L'Histoire telle que nous la lisons habituellement a été racontée par les hommes, ou racontée, c'est fabriquer un récit, souvent différent de celui que les gens ont vécu.

Avec *Chansons pour les ténébres*, j'ai voulu rendre sa voix à ma mère.

Le chant joue dans le roman un rôle essentiel, particulièrement pour le personnage de Chahira, l'arrière-grand-mère. Est-ce pour elle une façon de continuer à s'exprimer quand elle refuse de parler ou quand la parole lui fait défaut ?

Chahira est un personnage romanesque par excellence, elle aurait pu remplir à elle seule tout l'espace du roman, elle comme passé et futur, tradition et innovation. Elle a eu conscience très tôt de sa condition de femme, et s'est persuadée qu'il fallait recourir à la ruse et aux stratagèmes pour changer ce monde cruel, ou à défaut s'en accommoder.

Leila est éprise de lecture, elle plonge dans le monde de la fiction pour fuir la réalité. La littérature est-elle un simple lieu virtuel où s'enfermer ; ou serait-elle plutôt – pour reprendre les mots de Tzvetan Todorov – « quelque chose qui aide à vivre, voire une école de vie » ?

Leila a grandi comme une jeune fille esseulée, entre un père absent et une mère décaïnée en la mettant au monde ; même Youssef, son premier amour, l'a abandonnée. Malgré l'amour qu'elle lui porte, sa grand-mère Chahira représente une réalité sociale dont elle ne veut plus. Au moment de se chercher un refuge, elle n'a trouvé que le monde des romans. Pour ma part, je n'ai pas perçu Leila comme une femme fuyant la réalité à travers la lecture. Mais comme votre question m'a beaucoup été adressée, j'en viens à douter. Peut-être que moi aussi je suis l'idée que Leila serait un personnage déconnecté de la réalité (rites).

Notez que Leila choisit à la fin un destin inattendu, celui de disparaître. Ce dénouement, qui rebat les cartes, est peut-être signe que nous ne l'avions pas correctement jugée. Ou bien les romans n'aient pas su égarer son existence : la littérature est une école de vie, certes, mais le risque d'échec scolaire ne peut jamais être écarté.

Asmahane recourt à divers procédés pour raconter les femmes de sa famille, mais quand vient l'heure de raconter sa propre vie, elle utilise la première personne. Est-ce une façon d'affirmer sa liberté ?

Ce « je » qui survient dans la dernière partie du roman est le prolongement logique. Le roman s'ouvrirait sur la lettre d'Asmahane à son amie d'enfance, et la conservait comme narratrice tout au long du livre. Lorsqu'arrive le moment de refermer le cercle narratif, elle le fait en revenant au « je » et en se confrontant à la réalité. Au moment de réunir le matériau qui a été consigné pour en faire un roman, elle comprend qu'il lui faut récupérer son identité et s'imposer comme un personnage à part entière. Elle proclame ainsi que c'est à elle de raconter son histoire et à personne d'autre.

Le roman se déroule en grande partie dans la montagne libanaise, région riche en traditions liées à l'honneur et en rituels rythmés par les saisons agricoles. Comment est un environnement a-t-il influé sur les personnages ? La situation est-elle très différente dans les grandes villes et la femme y jouit-elle d'un espace de liberté plus grand ?

Les événements décrits s'étalent sur plus de 70 ans et ne se restreignent pas à un lieu unique, le roman est traversé par les déplacements des personnages à l'intérieur du Liban et hors du Liban.

Il serait expéditif de penser que les villes sont nécessairement un lieu de liberté, d'autant qu'elles se sont bâties sur des vagues d'exode rural où les arrivants apportaient avec eux leurs traditions. C'est plutôt le modèle économique suivi qui influence leur situation.

Pour finir, il y a une violence et une oppression que subissent les femmes de la famille de la part des hommes, qui s'abritent souvent sous le paravent de la loi religieuse ou civile. Par quelles armes la femme peut-elle se libérer de ces chaînes ?

« Raconter, c'est fabriquer un récit, souvent différent de celui que les gens ont vécu. »

La première arme serait qu'elle ne se taise pas quand elle est témoin d'une oppression, qu'elle soit subie par elle ou par une autre femme. Pour amener les lois, il faut d'abord lancer l'alerte, et ce devoir de parole incombe aux femmes autant qu'aux hommes. Outre développer l'instruction, il n'y a pas d'autres armes pour faire face à la dureté du monde que l'art sous toutes ses formes.

Vos romans sont traduits dans de nombreuses langues, dont le français. Quelle impression gardez-vous de la réception de votre œuvre en France, et est-ce que vous accordez à ce pays une place particulière compte tenu des liens qui vous unissent au Liban.

Je me souviens du bonheur éprouvé à la parution en français de mon premier roman, *Fille à vif*. Aujourd'hui, je réside en France et j'en ai acquis la nationalité, de sorte que ce pays est pour moi comme une seconde patrie. Mais nous devons rester vigilants : la littérature arabe est abondante et dynamique, mais en France elle connaît une contraction manifeste. Là où de grands éditeurs publiaient des dizaines de traductions par an, celles-ci se comptent désormais sur les doigts d'une seule main.

Personnellement, je réjouis que la langue arabe soit admise parmi les langues de l'Europe, ce qui aurait un sens au vu de nombreux locuteurs et écrivains qui y vivent. Le monde change vite et il nous faut révisiter nos idées reçues sur l'identité, l'immigration, la langue. Soutenir davantage l'enseignement de la langue, à l'école et à l'université, en fait partie.

Propos recueillis par
KHALED OSMAN

Oghniyyat lil-'atmah (Chansons pour les ténébres) d'Iman Humaydane, éd. Saqi, 2024, 256 p.

Roman

Les entrailles du Mal ou la folie Jauffret

Adolf Hitler est bien né du ventre d'une mère. Comment cela est-il pensable ? Le Mal absolu peut-il prendre forme dans un lieu de douceur absolue ? C'est sur cette interrogation qui est au cœur du mystère de l'être que Régis Jauffret fait la matière du nouveau roman déconcertant qui vient de paraître aux éditions Récamière.

DANS LE VENTRE DE KLARA de Régis Jauffret, éditions Récamière, 2024, 256 p.

Pour ceux qui s'en souviennent, une nouvelle de Dino Buzzati mettait en scène un enfant tyrannisant ses camarades dans un square. Obtus et violent, l'enfant accompagné de sa mère finissait par quitter les lieux après avoir semé la discorde. Son départ provoquait alors le soulagement de toutes les mères présentes, et un fort sentiment de compassion pour la mère de jeune tyran. On lui souhaitait bon courage. On la saluait : « Au revoir, Madame Hitler »

En allant plus loin, ne pourrait-on pas en matière d'exercice de fiction se demander quelle fut la vie du dictateur... in utero ?

Raconter la grossesse de Klara, la mère d'Adolf Hitler, est le pari dans lequel s'est lancé Régis Jauffret. Dans le ventre de Klara plonge dans le ventre d'une femme en train de façonner un des pires monstres de l'humanité.

Écrit à la première personne, le récit

met en scène une jeune servante que son maître Alois va être contraint d'épouser après l'avoir engrossée, alors qu'il a déjà deux enfants et que sa précédente femme vient de mourir. Cette histoire, somme toute banale, se déroule au cœur de l'Autriche-Hongrie de la fin du XIX^e siècle dans un monde entièrement régi par un patriarcat violent et des mœurs austères. « Je suis née à Spital dans une région forestière proche de Vienne d'une sœur d'Oncle mariée à un paysan pauvre du hameau de Weitra. »

Portrait d'une femme du XIX^e siècle, le récit de Klara – ou plutôt sa confession puisqu'elle commence à écrire sa vie sur des carnets qu'elle cache à son mari – tourne peu à peu à une fascinante entreprise introspective. Au fil du texte, un malaise naît. Il est d'abord dû aux pressentiments de Klara qui vit sa grossesse comme une anomalie. « Ce péché en mon ventre allait grossir, s'alourdir et en hurlant je finirais par l'expulser comme un boulet de canon. » Mais aussi à la terribile culpabilité que lui fait porter son confesseur, l'infâme abbé Probst : « Vous portez en vous un être déjà mauvais, lui dit-il, porteur du péché originel qui une fois purifié par le baptême continuera



© Atelier Gaudin Nochlin à fauter jusqu'à sa mort et finira peut-être damné. »

Une grossesse qui porte en elle le sceau du malheur. C'est depuis ce

principe déconcertant que Jauffret conte la terrible histoire de Klara, mère du dictateur Adolf Hitler. Pourtant, rien dans cette femme n'est mauvais. Au contraire, tout invite

chez elle à la sollicitude. En vérité, Klara est une femme dominée et méprisée. Toute sa vie, elle se trouve sous le joug d'hommes qui régissent sa vie : c'est la violence de son mari qui la traite comme une domestique ; c'est l'intégrisme moral de l'abbé qui, au lieu de l'absoudre du péché, s'ingénie à le redoubler. Voici ce qu'il lui promet : « Si la mère du Diable avait tué son enfant juste après le baptême, il n'aurait pas répandu le malheur par le monde, et pareil à la fumée de l'encens il serait monté délicatement au Ciel. »

Quelles sont les conditions qui prédisposent à l'enfantement des monstres ? Certainement la violence des hommes, semble nous dire Jauffret. Alois fait subir à Klara de terribles sévices : « Au matin ma poitrine était bleue, ce qui n'était pas si grave puisque mes vêtements la dissimulaient. » En même temps qu'elle est frappée, Klara tombe enceinte. Il y a de quoi devenir folle.

Et folle, petit à petit, elle va le devenir car ne pouvant se défendre contre ses oppresseurs, elle sombre. Un temps, Klara va croire que l'écriture est un rempart. Mais il n'en est rien.

Il n'y a pas d'échappatoire. Klara doit accomplir son destin : enfanter le monstre.

Dans le ventre de Klara est le portrait bouleversant d'une femme devenue la victime exploiteuse de la folie des hommes. Mais le roman est aussi – et peut-être surtout – le précis d'une société qui rêve de grandeur et s'enfonçait dans la barbarie.

Il n'y a pas d'accidents historiques. Tout concourait à ce qu'Adolf Hitler devienne ce qu'il est devenu. Un tyran. Un bourreau. Un exterminateur. Même l'amour d'une mère n'aura pu se dresser contre les puissances du Mal. Cette partie reculée de l'Autriche où Klara vit à la fin du XIX^e siècle et alors qu'elle porte son fils dans son ventre, reforme tous les germes de la dictature qui vont se déployer dans le nazisme.

Effrayant et troublant, âpre et inspiré, le nouveau roman de Régis Jauffret parvient à faire ressentir au lecteur ce qu'est véritablement le sentiment d'oppression. Après le tour de force de ses *Microfictions* où il contractait sur plus de 500 courts textes les affres des psychés meurtries, Jauffret redéploie sa puissance stylistique infernale au service d'un roman stupéfiant. Ce nouveau livre est un des événements de la rentrée littéraire.

DENIS GOMBERT